

---

Jane Taylor

## **Anatomie du rire**

Traduire le rire : un véritable défi, sinon carrément une impossibilité. Pourtant, les traducteurs réunis du 13 au 16 septembre 2001 à Oxford sous la houlette d'Edith McMorran pour le colloque de TRIO [Translation Research in Oxford], « Anatomy of Laughter/Traduire le rire », ont eu le courage de relever le défi, en s'attaquant aux grandes questions : qu'est-ce que le rire, sur le plan littéraire, artistique, psychologique, physiologique, philosophique... voire biologique ou même chimique ? Et si le rire doit rester un inexplicable mystère, peut-on en mesurer les effets ? peut-on en prévoir les moyens ? Au fil de communications à la fois scientifiques et « traductologiques », les conférenciers et les congressistes se sont aventurés dans des domaines les plus variés... et ce malgré de nombreux absents que la tragédie du World Trade Center retenait à New York.

La première communication d'une première journée très chargée, celle de Gérard Toulouse, a donné le ton en abordant le rire de façon inattendue, sous l'angle métaphysique, anatomique et éthique. Puis, Giseline Kuipers nous a fait part de ses recherches sur les différences sociales qui marquent les réactions à l'humour, et Jason Griffiths nous a étonnés en nous entretenant du rire en architecture et du projet d'un temple du rire. La matinée a pris fin avec Jerome Fletcher qui, très spirituel, s'est demandé de quoi, précisément, rions-nous lorsque nous lisons une traduction due aux bons soins d'un système informatique, Altavista, par exemple...

L'après-midi, les intervenants ont pris comme sujet de leurs réflexions les matériaux les plus divers. Marie-Claire Pasquier s'est penchée sur les légendes des dessins, et Paul Memmi a mis en lumière une des difficultés du sous-titrage : comment textualiser le rire ? comment isoler le rire pour celui

qui lit, alors que le cinéma vise celui qui écoute ? Natacha Thiéry a tenté d'analyser la nature du rire cinématographique à partir de l'oeuvre d'Ernst Lubitsch, toute en sous-entendus et en allusions. Puis, Laurent Bazin et Georges Roque ont examiné le rire en peinture et dans les arts de l'image, le premier en se demandant comment on peut « traduire » le rire en couleurs ou en formes, le second en essayant de comprendre pourquoi le rire est si rare en peinture et en sculpture.

Le lendemain, puisant des exemples à la fois dans la littérature anglaise et bengali, Sukanta Chaudhuri s'est penché sur le *nonsense* en poésie, montrant combien le rire est intimement lié aux capacités linguistiques de l'homme. Daniel Gallimore – qui travaille sur Shakespeare – a analysé comment l'auteur/traducteur d'une adaptation *kyogen* des *Joyeuses commères de Windsor* a ménagé le contact entre l'humour japonais et l'esprit tout Renaissance de cette comédie si foncièrement anglaise. Revenant en Europe, Aline Schulman, pour qui dans le *Quichotte* ce sont moins les situations que les dialogues entre les deux protagonistes qui provoquent le rire, a montré comment elle s'est efforcée d'inventer un idiome capable de transposer cet humour linguistique dans notre monde moderne. Guy Leclercq, avec la finesse qu'on lui connaît, s'est amusé des jeux linguistiques et, plus particulièrement, des calembours de Lewis Carroll. Alain Viala, dans une analyse très subtile, a parlé de cette difficile traduction caractéristique du théâtre : de la parole au geste.

L'après-midi du vendredi, Iain Galbraith, l'un des rares traducteurs à exercer son art dans les deux sens (allemand-anglais, anglais-allemand), s'est interrogé sur l'éthique de la traduction : comment le traducteur doit-il concevoir ses responsabilités ? Est-il même raisonnable de généraliser ? Revenant à des problèmes plus spécifiques, Anthea Bell, grâce à qui *Astérix* est devenu une bande dessinée aussi canonique de ce côté de la Manche qu'en France, s'est posé le problème des régionalismes et des accents. Faut-il rendre un accent auvergnat par un accent écossais ? un accent normand par un accent disons cornouaillais ? Non, ce serait « angliciser » et perdre ainsi le charme tout gaulois du héros. Il s'agira plutôt de trouver des moyens syntaxiques, morphologiques et même typographiques de rendre une langue non-orthodoxe. Terry Hale, de son côté, a profité du colloque pour annoncer la mise en place d'un grand et passionnant projet de recherche : l'établissement, sous l'égide du Performance Translation Centre à l'Université de Hull et sous sa direction, d'un catalogue informatisé de toutes les pièces de théâtre traduites en anglais et mises en scène au cours des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Cette ambitieuse initiative, qui bénéficie d'une subvention

accordée par le gouvernement britannique, commence déjà à porter ses fruits, ne serait-ce qu'en nous permettant enfin de comprendre la réceptivité de la scène londonienne à des oeuvres venues d'ailleurs. L'après-midi s'est terminé par une table ronde sur le thème « Traduire le rire pour la scène » – avec Jean-Michel Déprats (traducteur entre autres de Shakespeare), Martin Bowman et Bill Findlay (qui ont traduit, en dialecte écossais, la plupart des pièces de Michel Tremblay, dramaturge qui écrit en français canadien), Iain Galbraith et Maria Kansky (qui a abordé la question du comique de Molière en traduction anglaise).

Le samedi, Mike Holland s'est penché sur ce qu'on appelle, en anglais, le « belly-laugh » : le gros rire ? le rire gras ? le rire « tripal » ? Ces hésitations terminologiques sont peut-être symptomatiques : comment, en effet, caractériser le rire d'un Devos ou d'un Jarry ? Avec beaucoup d'esprit, Françoise Wuilmart, du Centre européen de traduction littéraire de Bruxelles, s'est livrée à une « taxonomie » du rire. Jeune chercheur philosophe, Greg Fried a montré, en partant de Freud, comment le rire soutient des façons très particulières de comprendre et d'apprendre. Robert Chandler, traducteur de Platonov, nous a entretenu de l'humour noir de celui-ci.

Le dimanche, après diverses interventions examinant le rire sous l'angle sociologique, historique, biologique, théologique et philosophique, Peter Bush, directeur du British Centre for Literary Translation, est revenu à des questions d'éthique en traduction proprement dite : quel est le devoir, quelles sont les responsabilités, du traducteur qui aborde les ouvrages humoristiques ? Jusqu'où peut aller la liberté du traducteur ? Comment peut-il se libérer des « slavish fidelities » (servilités) pour provoquer le rire ?

Dans sa présentation du colloque sur le site Web de TRIO [[www.trio.org.uk](http://www.trio.org.uk)], Marie-Claire Pasquier mettait l'accent sur la joie du rire : ce congrès s'est, en effet, déroulé dans la joie, la bonne humeur et la générosité. Les scientifiques et les littéraires se sont parlé ; les artistes, les dramaturges et les psychanalystes ont échangé leurs points de vue. Chaque soir, un spectacle finissait en beauté la journée : ainsi nous pûmes assister à un spectacle étonnant de lanterne magique du XVII<sup>e</sup> siècle, à la performance époustouflante d'un acteur et mime français, Didier Galas, et, le dernier soir, à quelques scènes en français puis en anglais de *Tartuffe* dans une nouvelle traduction fort réussie de Martin Sorrell, où le traducteur se fit acteur bilingue. Et tout s'est terminé, bien entendu, par des chansons... françaises et des danses écossaises. L'incompétence des danseurs-traducteurs prêta – on s'en doute – à bien des éclats de... rire.